4me Année N° 5801 — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — UN NUMÉRO 15 CENTIMES — BUREAUX : RUE NEUVE 17 — Mardi 11 Mai 1880

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS :
Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. Havas, Laffite et Cie, 24, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX, LE 10 MAI 1880

BOURSE DE PARIS (*Service gouvernemental*)	10 MAI	8 MAI
3 0/0	85 40 ./.	85 35 ./.
3 0/0 amortissable	87 10 ./.	86 50 ./.
4 1/2 0/0	115 50	115 10
Emprunts 5 0/0	118 80 ./.	118 65 ./.

Service particulier	10 MAI	8 MAI
Act. Banque de France.	3400 00	3420 00
» Société générale	565 00	562 00
» Crédit f. de France.	1228 00	1217 00
» Chemin autrichien	595 00	597 00
» Lyon	1312 00	1311 00
» Est	750 00	752 00
» Ouest	798 00	800 00
» Nord	1635 00	1635 00
» Midi	1012 00	1020 00
» Suez	1062 00	1035 00
5 % Péruvien	00 00	00 00
Act. Banq. ottom. (anc.)	000 00	000 00
» Banq. ottom. (nouv.)	544 00	544 00
Londres court	25 30 00	25 29 00
Créd. Mob: (act. nouv.)	703 00	703 00
Turc	11 25	11 22

DEPECHES COMMERCIALES

New-York, 10 mai.

Change sur Londres, 4,84 75; change sur Paris, 5,19 27, 100.

Café good fair, (la livre) 14 3/8, 14 5/8.
Café good Cargoes, (la livre), 14 7/8, 15 1/8.
Très-calme.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Cie représentés à Roubaix par M. Bulteau-Grymonprez :

Havre, 10 mai.

Ventes 1.000 b. Marché ferme.

Liverpool, 10 mai.

Ventes 5,000 b. Marché inchangé.

New-York, 10 mai.

Coton, 11 3/4.
Recettes 4.000 b.
New-Orléans low-middling 85 »/»
Savannah » » 83 »/»

BULLETIN DU JOUR

L'élection sénatoriale des Ardennes pour le remplacement de M. Cunin-Gridaine, décédé, a donné les résultats suivants : M. Gailly, centre gauche, a été élu par 285 voix contre 244 données à M. Léon Robert, de l'Union républicaine. Il n'y avait pas de candidat conservateur.

La discussion de la proposition Loustalot sur la représentation proportionnelle des cantons aux conseils généraux continuera aujourd'hui à la Chambre. On sait que le gouvernement a amendé cette proposition, qui troublait si profondément la représentation départementale.

Comme nous l'avons annoncé hier, en présence des appels faits pour la fin de mai à une sorte de glorification publique des soldats de la Commune, le gouvernement s'est décidé enfin à rompre le silence et à montrer quelque velléité de réagir contre le courant révolutionnaire qui l'entraîne. Il vient de faire paraître dans l'*Officiel* la note suivante :

« Quelques journaux s'efforcent de provoquer les citoyens à une manifestation sur la voie publique pour la fin du mois de mai.

» Ces provocations tombent sous le coup de la loi : elles constituent notamment le délit prévu et réprimé par l'article 6 de la loi des 7-9 juin 1848 sur les attroupements. — Si elles étaient renouvelées, elles donneraient lieu à des poursuites. »

Lois des 7/9 juin 1848

« Art. 6. — Toute provocation directe à un attroupement armé ou non armé, par des discours proférés publiquement et par des écrits ou des imprimés, affichés ou distribués, sera punie comme le crime et le délit, selon les distinctions ci-dessus établies. Les imprimeurs, graveurs, lithographes, afficheurs et distributeurs seront punis comme complices, lorsqu'ils auront agi sciemment. Si la provocation faite par les moyens ci-dessus n'a pas été suivie d'effet, elle sera punie, s'il s'agit d'une provocation à un attroupement nocturne et armé, d'un emprisonnement de six mois à un an ; s'il s'agit d'un attroupement non armé, l'emprisonnement sera de un mois à trois mois. »

La note du *Journal Officiel* vise principalement le *Père Duchesne*, qui convoquait les communards, les 24 et 25 mai, au pied de la colonne de la Bastille. Le ministère fait preuve d'énergie, mais pourquoi a-t-il attendu, pour faire exécuter la loi, que les manifestations aient pris un caractère de provocation ?

M. Estancelin a adressé la piquante lettre que voici à la *République française*.

« Paris, 7 mai.

» Monsieur le directeur,

» Depuis deux jours vous prenez la peine de vous occuper de la réunion agricole du Grand-Hôtel, que j'ai présidée ; naturellement, vous critiquez la réunion et son président, c'est votre droit très légitime.

» Mais, ce qui dépasse un peu les limites du droit, convenez-en, c'est de me faire dire ce que je n'ai pas dit, pour avoir ensuite le facile avantage de me mettre en flagrant délit d'ignorance agricole.

» A propos de l'élève du mouton, le président a dépassé le summum de l'ignorance, il a dit : « Chez nous, la jachère *augmente » dans des proportions effrayantes.* » Or, je n'ai pas ouvert la bouche pour émettre une pareille opinion, et *je n'ai rien dit qui s'en rapproche.*

» La jachère, si votre rédacteur l'ignore, est une terre régulièrement cultivée, arrivée à son année de repos. La terre qui n'est plus cultivée est en *friche* et n'est pas en jachère. La distinction paraît subtile à des gens qui ne sont pas du métier, mais pour les cultivateurs elle est considérable.

» La quantité des terres non cultivées peut augmenter et la jachère diminuer : les friches augmentent par l'abandon de la culture des terres ; c'est malheureusement le résultat du régime économique actuel.

» Je laisse de côté ma vie politique ou militaire, qui n'a rien à voir avec l'agriculture. Quand il vous plaira de traiter ces questions, nous le ferons, et je ne crains nullement le débat, soyez-en parfaitement convaincu d'avance.

» Aujourd'hui, il ne s'agit que de culture et de bétail ; c'est pour traiter ces questions que j'ai convié *tous* les hommes les plus compétents de notre pays, afin qu'ils les discutent contradictoirement. Chacun des représentants de l'agriculture a pu venir, et assurément il est impossible d'être plus libéral en fait de discussion.

» L'état de l'agriculture est déplorable, c'est une succession de ruines qui s'amoncellent les unes sur les autres.

» J'ai dit que nous avions en moins : 12 millions de moutons, 1 million de bœufs, 120.000 hectares de lins, et que la perte résultant de cette triste situation se chiffre par 2 milliards 175 millions, J'ai ajouté que, comme conséquence à cet état de choses, la valeur locative de la terre avait diminuée de 30 0/0, et j'en ai pour preuve la location par adjudication publique de 3,000 baux d'hospices ; d'où il résulte une diminution d'un tiers pour le revenu et d'un tiers pour le capital.

» Un hospice qui avait 30,000 livres de rente n'en a plus 20,000 ; il possédait un capital de 900,000 fr., il n'en a plus que 600,000.

» La petite propriété est plus atteinte encore ; les renseignements sont déplorables (voir le discours de M. Guichard). Pendant que ce phénomène se produit chez nous, les statistiques américaines constatent que la valeur de la propriété, en Amérique, a doublé de 120 0/0.

» Un hospice dont le revenu est diminué d'un tiers est obligé forcement de diminuer ses dépenses dans la même proportion : secours, travaux, tout s'en ressent.

» Avec quoi paie-t-on le salaire des ouvriers ? Avec son revenu ; le revenu diminuant, le travail diminue, et forcément aussi le salaire ; et ceux qui croient défendre le bon marché de la vie pour l'ouvrier des villes le conduisent à sa ruine.

» L'agriculture appauvrie, les revenus du propriétaire diminués, l'ouvrier moins payé, les marchands vendent moins et la gêne remplace la prospérité. C'est ce que de tous les points de la France les membres de la commission sont venus dire au gouvernement.

» Voilà toute la politique que nous faisons avec M. Guichard, votre ami, et avec d'autres républicains qui sont nos plus ardents champions.

» Vous trouvez que j'ai parlé du ministre de l'agriculture dans des termes vifs, et qu'ainsi j'ai attaqué le gouvernement : « entreprenant contre la République une campagne de diffamation injuste et violente. »

» Je voudrais bien savoir où vous avez vu qu'un seul des membres de notre assemblée ait mêlé la République à nos moutons, et blâmer M. Tirard n'est pas, je suppose, manquer de respect au gouvernement, comme vous le laissez entendre.

» Quant à dire du ministre ce que je pense, c'est mon droit, ce me semble. Ce serait la première fois que je me ferais scrupule de taire la vérité, parce qu'elle contrarie un ministre.

» Vous trouvez la forme un peu verte. J'ai toujours l'habitude de payer les gens de la même monnaie.

» J'ai invité le ministre à vouloir bien assister à notre réunion et j'ai employé la formule d'usage : J'ai l'honneur, etc., etc. J'ai remis moi-même la lettre d'invitation à l'huissier de son cabinet. Trouvez-vous cette attitude correcte? Je n'ai reçu ni remerciements ni même la réponse la plus indirecte.

» Cette légèreté de relations m'a donné le droit d'user de libertés qui ne sont pas dans mes habitudes, j'ai pris les manières de la maison, voilà tout. Assurément les torts ne sont pas de mon côté, convenez-en.

» Enfin, monsieur, vous finissez par une menace à l'endroit des associations, que vous trouvez si peu respectueuses pour le gouvernement, et vous parlez tout simplement de leur couper les vivres, en leur ôtant les subventions accordées sur les deniers publics.

» Ceci est du dernier comique. Ces derniers publics, qui les paye ? Nous autres gens de campagne, pour la plus grande partie, nous donnons un louis et on nous rend un centime. C'est un léger remboursement qu'on nous fait.

» Mon département paie 10 millions d'impôts, mon arrondissement a pour sa part 400 francs de subvention de l'Etat, comme encouragement à l'agriculture. Vous m'avouerez qu'il faut être modeste quand on parle des sacrifices faits sur les deniers publics.

» Et puis supposez qu'au lieu d'un président pacifique et ami comme moi de la tranquillité vous ayez un homme plus ardent, et qu'il dise à ses concitoyens : « L'impôt, c'est la rémunération des services que l'Etat nous rend ; il nous ôte des subventions, eh bien ! mes amis, il devra envoyer les huissiers chercher ses impôts », et que quelques centaines de cultivateurs mettent en pratique ces conseils, vous aurez fait là de la belle besogne.

» Voyez, monsieur, les choses comme elles sont.

» Nous sommes de pacifiques agriculteurs, nous souciant fort peu de politique et de la forme du gouvernement, pourvu que nous puissions vivre d'abord, et vivre tranquilles ensuite.

» C'est l'intérêt du pays, et ensuite celui de la République. A ce double titre, vous devriez nous remercier de nous déranger, de nous donner beaucoup de mal. Mais au lieu de cela, nous sommes attaqués par la presse républicaine (ce qui ne nous trouble pas beaucoup cependant), et enfin, vous m'obligez à l'ennui de vous écrire une si longue lettre et d'endormir vos lecteurs en leur parlant de choses sérieuses : vous l'aurez voulu.

» Agréez, monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

» Estancelin. »

La sécurité en chemin de fer

Il est probable, et nous l'espérons, qu'une interpellation prochaine s'occupera de la sécurité des voyageurs en chemins de fer. Le récent assassinat de M. Poulangeon vient de donner une sanglante actualité à cette question, qui a été agitée après le meurtre de M. Poinsot, de Lubamsky, du docteur James, pour ne pas rappeler que les plus célèbres de ces tentatives. Depuis cette époque, la Compagnie du Nord, celle de Lyon, ont fait placer, dans tous les wagons de première classe des sonnettes d'alarme.

Il faut briser un carreau, agiter sa main hors de la portière, et alors sûrement on accourt. On se demande comment un homme surpris, à moitié assassiné, peut se lever, briser un carreau et faire signe au chef de train ; s'il pouvait faire tout cela, il est probable qu'il pourrait aussi ouvrir la portière, courir le long du marchepied et échapper ainsi à son assassin.

Il est évident que le meilleur des systèmes est encore celui des chemins de fer étrangers, tous les wagons communiquant ensemble par un corridor établi au milieu, et le va et vient des employés et des voyageurs rend ces sortes de crimes impossibles.

Nous avons dit l'impossibilité dans laquelle les voyageurs sont le plus souvent de faire jouer cette sonnette d'alarme ; nous n'en donnerons qu'un exemple en citant le récit du docteur James, récit émouvant qu'il a fait paraître dans son intéressant livre le *Guide aux Eaux*.

Le docteur James revenait de l'inauguration du canal de Suez et avait pris, à neuf heures et demie du soir, l'express de Marseille à Paris. A peine dans le train, le docteur s'enveloppa dans sa couverture, souleva la séparation inutile qui divise la banquette et s'étendit tout de son long. Le visage était enveloppé par la couverture au point de ne laisser que la tempe gauche à découvert.

« Je dormais ainsi depuis quelques instants lorsqu'il me sembla que le train s'arrêtait — nous étions en effet à la station de Rognac — puis je sentis distinctement la portière de mon compartiment s'ouvrir.

» Pensant que c'était le vérificateur de billets, je cherchais déjà le mien pour le lui présenter, lorsque la portière se referma brusquement et le train se remit en marche. En même temps j'entends du bruit à côté de moi et une voix qui disait : « Voilà mon affaire ! » Je regardai et j'aperçus un étranger qui venait de prendre place sur la banquette opposée à la mienne.

» Vivement contrarié, je dis brusquement au nouvel arrivant :

« Allez-vous jusqu'à Paris ? — Non, monsieur, me répondit-il, je descends à Arles. »

» C'était la station la plus voisine. Je le vis alors s'étendre et, après avoir essayé diverses postures, devenir immobile comme quelqu'un qui s'endort.

» Prenant son sommeil au sérieux, je ne tardai pas moi-même à m'endormir profondément.

» Je reposais ainsi dans le calme le plus parfait, lorsque, tout à coup, une effroyable commotion ébranla tout mon être. Puis il me sembla qu'on me fendait le crâne avec un marteau. Je crus d'abord être en proie à un cauchemar; mais, à ce moment, quelque chose de tiède me coula le long des joues et pénétra dans ma bouche. Je reconnus la saveur du sang. J'étais donc blessé! Enfin j'ouvris les yeux.

» J'aperçus alors, debout devant moi, une espèce de fantôme qui me frappa en plein visage avec une arme que je ne pus distinguer, mais que je pris pour une de ces masses dont se servent les cantonniers pour briser les pierres du chemin. Bien qu'aveuglé et terrassé, je rebondis sous le coup et voulus me lever. Mais l'assassin, par une infernale précaution, avait abaissé pendant mon sommeil la séparation que j'avais redressée pour mieux m'étendre, et mes pieds se trouvèrent pris comme dans un étau. Tout ce que je pus faire, ce fut de m'asseoir sur mon séant, cherchant de la main quelque objet qui me permit d'appeler à mon secours. Mais rien! Lui, à ce moment, se précipita sur moi et, m'appuyant un genou sur le ventre, il me serra la cravate d'une main, me comprima la bouche de l'autre, s'efforçant à la fois de m'étrangler et de m'étouffer. Je compris que j'étais perdu... J'offris mon âme à Dieu et pensai à ma femme et à mes enfants.

» L'issue d'une pareille lutte ne pouvait être douteuse. Déjà même il me semblait sentir le froid de la mort, lorsqu'en me débattant, je lui saisis un doigt et le lui mordis avec une telle force que du même coup mes dents pénétrèrent jusqu'à l'os (c'est cette morsure qui le fit reconnaître quelques jours plus tard). La douleur dut être bien vive, car il cessa toute attaque. Presqu'en même temps une secousse qu'éprouva le wagon, et le sifflet de la machine qui retentit plusieurs fois, m'avertirent du voisinage d'une gare. Je pouvais donc être secouru !

« Cette perspective redoubla mon énergie. Je serrai plus fortement encore le doigt de l'assassin et m'y cramponnai avec la rage du désespoir. Mais le sang qui me tombait jusque dans l'arrière gorge — si encore ce n'eût été que le mien, mais le sien ! — me suffoquait au point que je dus lâcher prise.

» Il parut d'abord hésiter sur ce qu'il allait faire. J'en profitai pour me dégager les jambes et m'asseoir sur la banquette. A ce moment la marche du train se ralentissait à tel point qu'il était évident que ma délivrance était prochaine. Aussi, comme il se ruait de nouveau sur moi, je lui criai : « Pourquoi voulez-vous m'assassiner ? » Il ne parut pas m'avoir entendu. Je repris, en élevant la voix davantage : « Vous voulez donc absolument m'assassiner? » A ces mots, il recula d'un pas; puis, laissant tomber ses bras le long de son corps, il baissa la tête et me dit d'un ton suppliant : « Oh ! monsieur, ne me perdez pas. C'est le besoin qui m'a poussé au crime. Je suis bien jeune : de grâce, ne me perdez pas. »

« Cependant le train venait de s'arrêter. Je voulus ouvrir la portière, mais elle résista, retenue qu'elle était par le crochet du bas. J'avoue que, quand il me fallut me pencher en dehors pour le soulever, l'idée que l'assassin se tenait là, derrière moi, et que j'étais à sa merci, me donna le frisson. Toutefois, dans cette attitude, il ne me fit aucun mal, et une fois la portière ouverte, il me laissa librement descendre.

» La gare où je venais de descendre était celle de Miramas. Il pouvait être alors 11 heures du soir. Comme nous avions quitté Rognac à 10 h. et demie et que j'avais été frappé peu d'instants après, ma lutte contre l'assassin avait duré plus d'un quart d'heure.

» Voici maintenant qu'elles étaient mes principales blessures :

» J'avais à la tempe gauche une plaie large et béante qui avait coupé l'artère en travers; de plus, la peau de cette partie du crâne et du front avait été complètement hachée par un instrument contondant. Mon œil droit était tellement tuméfié que je ne pouvais l'ouvrir; le sourcil correspondant offrait de même de nombreuses meurtrissures. Je souffrais cruellement à la main droite, surtout au doigt du milieu, dont l'ongle était en partie détaché. Enfin je me soutenais à peine, car je sentais que mes jambes devaient être entamées à l'endroit où avait porté la séparation que l'assassin avait abaissée sur moi avant de me frapper.

» Il était donc bien urgent qu'on me vînt en aide. »

Voilà un récit fort circonstancié, qui permet d'assurer que le docteur James a été parfaitement en pleine connaissance pendant presque tout le temps que dura cette horrible lutte, et qu'eût-il pu faire davantage ? Il lui eût été en tous cas impossible de se servir de la sonnette d'alarme.

GUSTAVE FLAUBERT

Gustave Flaubert est mort hier dans sa propriété de Croisset, près de Rouen.

Il a été le père de ce naturalisme qui fait en ce moment tant de tapage et si peu de besogne, et par une fortune assez curieuse il lui a suffi d'un roman: *Madame Bovary*, pour créer tout un genre, dont les conséquences ont dû parfois agacer cet homme d'esprit, tourmenté par l'appétit du mieux et par ses élans vers l'idéal.

Madame Bovary est un chef-d'œuvre dans un ordre spécial, l'observation, le détail, la marqueterie humaine et littéraire, tout y est vu à la loupe, mais ce qui sépare Flaubert de successeurs souvent ineptes et prétentieusement fatigants, c'est qu'il ne met pas comme eux tout au même plan. Les physionomies, les types, les paysages, ont juste la dimension proportionnelle à leur importance dans la conception du romancier.

La première entrevue de Mme Bovary et de son futur mari, la célèbre promenade du fiacre aux stores baissés, à travers Rouen et sa banlieue, le suicide de la malheureuse femme, le profil immortel de M. Homais, frère cadet du grand Joseph Prudhomme, sont des choses qui, une fois lues, ne sortent plus de la mémoire, et qui assurent à Flaubert une place dans le tout petit groupe des inventeurs littéraires.

Son second ouvrage, *Salambô*, fut une plus grande surprise encore, une excursion prodigieuse dans un monde inconnu auquel il donna, en le reconstruisant, l'illusion de la réalité.

Personne, au fond, ne sait ce qu'était Carthage. Après avoir lu *Salambô*, chacun se dit que cela a dû être ainsi, tant Flaubert y a rassemblé avec art les données éparses de l'archéologie, les suppositions de la science, les vraisemblances de l'imagination.

Comme pour *Madame Bovary*, certains tableaux de *Salambô* se fixent dans l'esprit avec une sorte d'obsession. Les lions crucifiés sur les routes de Numidie, l'apparition de Salambô dans les jardins d'Hamilcar dévastés par les mercenaires, la mort du suffète Hannon, les enlacements de Salambô et de son serpent familier, le massacre de Mathô, le sacrifice des enfants de Carthage à l'idole Baal, flottent devant nos yeux comme un immense et lumineux panorama pendant que nous écrivons ces lignes... Tous ceux qui ont lu *Salambô* nous comprendront.

Notre admiration pour les deux œuvres maîtresses de Flaubert nous permet d'avouer que depuis *Salambô* il n'a rien fait qui vaille.

Son *Education sentimentale* est cruellement illisible. Sa *Tentation de saint Antoine* est inintelligible; enfin, dans son dernier volume : *Trois Contes*, une seule nouvelle, la première, est digne de lui.

Flaubert risqua le théâtre avec le *Candidat*, qui tomba, et qui méritait sa chute, mais pour lequel le public n'eut pas la patience décente et l'ennui poli que le grand romancier avait le droit d'espérer. Depuis quelques semaines, la *Vie moderne* publiait aussi une féerie de lui en collaboration avec un autre mort, Louis Bouilhet, et un amateur, M. le comte d'Osmoy. Cela s'appelait le *Château des Cœurs*; hier matin, par une coïncidence singulière, a paru la dernière scène de cette fantaisie qui n'eût pas dû quitter les cartons de son auteur : elle réhabilite feu Clairville et rend la *Biche au Bois* presque sympathique.

***

C'est à une attaque d'apoplexie foudroyante qu'a succombé Gustave Flaubert. En sortant du bain, vers dix heures, il s'était trouvé un peu indisposé. Il appela sa domestique et lui dit de ne pas s'éloigner. Puis, se sentant oppressé, il s'étendit dans son cabinet de travail sur un divan où l'apoplexie le prit et fit son œuvre. L'agonie dura vingt minutes. Quand le docteur arriva, il était trop tard, Flaubert avait cessé de vivre.

En nous télégraphiant ces tristes détails, notre correspondant particulier de Rouen ajoute que Flaubert avait travaillé toute la matinée à son nouveau roman : *Bouvard et Pécuchet*, qu'il venait de terminer, et il se disposait à partir pour Paris aujourd'hui même.

Gustave Flaubert était né à Rouen en 1821. Fils d'un médecin distingué, mort en 1846, il étudia lui-même la médecine, mais ses goûts et ses aptitudes ne tardèrent pas à l'entraîner vers la littérature.

FEUILLETON DU 11 MAI

— 11 —

LE RÉCIT DE CATHERINE

PAR CÉLANIE CARISSAN

V

Ses cheveux, d'un brun si foncé qu'ils semblaient noirs au temples, étaient tordus à la grecque pour retomber, sur son cou élégant, en spirale presque blondes à leur partie inférieure, semblable chevelure distinguait Charlotte Corday, suppose Lamartine dans ses *Girondins* : de teinte sombre au sommet, pour se franger d'or à l'extrémité.

— Je t'ai réveillée, dit-elle, en m'entendant remuer. Je ne dors pas de plaisir en voyant ce beau temps saluer mon entrée dans la vie !

— Je suis réveillée, mais pas assez pour te répondre.

— Tant pis ! car je meurs d'envie de dire tout ce qui me monte dans le cœur ce matin. Je suis trop heureuse ! s'écria-t-elle les mains jointes et considérant l'horizon baigné de lumière. Tous si bons !... tous, vous m'aimez tant !... et je vous aime tant !...

Puis se rapprochant de moi :

— Et vous êtes tous si digne d'être aimés ! car c'est là le bonheur, n'est-ce pas aimer qui mérite notre affection. Ah ! dis-moi, si tu le sais, pourquoi on redoute la vie ! que peut-on craindre quand on aime ? et quelle force dans le cœur sûr d'affection !

— Puis je l'entendis murmurer en revenant près de la fenêtre : « O mort, où est ton aiguillon ? » Je ne saisis pas le sens qu'elle donnait à ces paroles au milieu de son bonheur, mais je fermai encore les yeux, bercée par les accents de sa voix vibrante, et je me la représentai telle que je la verrais le soir, belle, rayonnante, applaudie par un auditoire choisi.

Je sautai aussitôt en bas du lit, afin de de préparer sa toilette.

C'était une robe blanche, bien simple celle de sa première communion, que nous avions rallongée en y ajoutant des nœuds de ruban couleur feu; un petit fichu à pans noués derrière la taille en mousseline semblable ; un chapeau de paille de jardin, à la forme élégante, que nous avions entouré, comme c'était alors la mode, d'une haute dentelle noire, qui adoucissait l'éclair des yeux pour laisser paraître le sourire dans toute sa jeunesse et sa fraîcheur : telle était cette toilette, que je crois encore voir flotter devant mes yeux, avec l'image poétique et séduisante qu'elle évoque. Au moment de partir, je cueillis à la hâte deux ou trois roses d'un blanc virginal et d'un rouge pourpre que je mis à sa ceinture : emblèmes de force et de pureté.

— Maintenant, dis-je à ma mère, nous sommes prêtes.

— Oui, mon enfant, mais nous attendons la famille Remy, qui doit venir nous prendre en voiture.

Ah ! quels cris de joie à l'arrivée de ce break, déjà chargé de quatre personnes, où il fallait nous entasser sous ce soleil ardent, avec nos robes de mousseline empesée, nos châles, nos écharpes, qu'une prudence maternelle nous forçait d'emporter en prévision d'une soirée trop fraîche !

Et Sébastien qui accourt un gros paquet sous le bras, et à voix basse en me poussant : « Les costumes que tu allais oublier ! crois-tu que je ferais la course à pied pour revenir les chercher ? »

Enfin nous partons, ombrelles déployées, voiles de gaz au vent, sourires aux lèvres, joie dans le cœur, aux frais éclats de rires lancés aux cieux, cieux éclatants de lumière sereine dont pas un nuage ne ternissait l'azur.

Lorsque nous arrivâmes devant la grille modeste qui donnait accès chez Mme de Montello, ce furent des hourahs joyeux que poussèrent nos jeunes gens : car des guirlandes de fleurs, mêlées à des festons de verdures, formaient un arc de triomphe, que surmontaient les initiales de Luz, toutes formées de pâquerettes.

— Que c'est vraiment gracieux ! s'écria ma mère. Cette bonne duchesse !

— Luz entre ici en reine, dis-je avec orgueil.

M. Edouard Rémy, qui était assis à côté de moi, s'élança hors de la voiture arrêtée devant la pelouse ; et, sautant par-dessus la roue, vint tomber près du marche-pied au moment où Luz descendait souriante.

— Permettez à un de vos sujets, mademoiselle, de vous offrir la main, dit-il, le regard animé.

Elle tendit le bout de ses doigts, et bientôt nous fûmes tous réunis dans la serre, dont on avait disposé les massifs en gradins fleuris qui remplissaient les deux extrémités ; plusieurs paneaux vitrés avaient été aussi enlevés et remplacés par des stores. L'air tiède du dehors parvenait jusqu'à nous à travers ces toiles légères aux teintes vives, où se détachaient oiseaux et fleurs ; il dégageait le parfum subtil des lauriers-roses, il dilatait les émanations vagues des plantes vertes, dont les différents feuillages projetaient leur ombre sur le pavé de mosaïque.

C'est là que nous trouvâmes la duchesse, entourée de quelques amis. La comtesse de Parny et son fils, jeune homme fort élégant, qui passait l'hiver à Paris et daignait à peine honorer Mâcon de sa présence, étaient fort assidus au châlet pendant la belle saison ; mais nous les voyions fort peu, ma mère n'acceptant guère d'invitations pour nous en dehors des jeudis intimes.

Il régnait un demi-jour dans la serre, de sorte que je ne distinguai bien les invités qu'au bout de quelques instants. Nous étions une quinzaine environ.

—Savez-vous la déception que j'éprouve, Maria ? demanda Mme de Montello.

— Quel ami vous manque donc, marraine ?

— Don manuel, qui m'écrit qu'un retard imprévu le fera arriver seulement ce soir à Mâcon.

— Peut-être l'aurons-nous pour dîner ? J'ai donné l'ordre de nous servir tard, en conséquence.

Les voitures furent bientôt annoncées, et Luz monta avec la duchesse dans la caleche de Mme Parny; nous venions après, dans le break, avec notre mère et M. Edouard Remy; dans troisième voiture suivait le reste de la société.

Le soleil radieux inondait notre route de clartés lumineuses; les montagnes du Charolais se montraient sous des teintes adoucies qui semblaient arrondir leurs contours âpres et nus. Les côteaux que nous gravissions, parés d'une jeune verdure, s'égayaient à notre passage; il n'était pas jusqu'aux villages que nous traversions, Charney par exemple, perché sur une hauteur pittoresque, avec sa vieille église grisâtre entourée de son cimetière paisible et fleuri, qui ne prit, pour nous fêter, un aspect enchanteur.

De temps en temps nos voitures se rapprochaient; c'étaient alors joyeuses interpellations, de spirituelles saillies de Sébastien, des mots enjoués, des badinages; et moi, je suivais du coin de l'œil Luz, colorée par le grand air et l'animation, causant gaiement avec son voisin, le jeune comte de Parny.

Le château de Chaintré parut enfin, au bout de l'avenue séculaire qui aboutit à l'entrée principale où nous mîmes pied à terre.

Ce château, dont les titres historiques consistent dans l'honneur d'avoir appartenu à Mme Deshoulières, porte le sceau irrécusable des demeures seigneuriales du grand règne; cependant il est flanqué d'une grosse tour remontant au IXe siècle. Cette construction primitive ressort sur la façade, aux lignes sévères et grandioses, qui domine plusieurs terrasses dites Louis XIV, s'étageant, à trois reprises, au moyen de larges escaliers de pierre. De ces terrasses, la vue s'étend à une quinzaine de lieues, en passant par-dessus Mâcon et reposant sur un panorama aussi riche que varié.

Après avoir franchi la première enceinte, en traversant un pont-levis dont la herse rouillée demeure à jamais immobile, puis une cour d'honneur au sol gazonné, pacifiquement foulé par les habitants des étables qui l'environnent, nous pénétrâmes enfin dans l'enceinte intérieure, que les bâtiments du château encadrent sur trois faces.

Luz vint à moi avec vivacité.

— Quel dommage de ne pouvoir visiter ces vieux appartements! courir dans ces galeries, sur ces créneaux ! Vois, celui-ci est tout chancelant. Il doit y avoir aussi quelque part un souterrain.

— Un vieux château sans souterrain, c'est une anomalie, répondit en riant Edouard Remy, et sur ces créneaux il nous faudra ce soir une apparition.

— Une dame blanche ! ajouta M. de Parny, son lorgnon à l'œil.

— Laissez donc cela aux brumes de l'Ecosse, reprit Sébastien; nous ne sommes pas ici dans le pays des visions, mais dans celui des réalités!

— Nos réalités valent en effet, dans ce moment, tous les rêves du monde, dit légèrement M. de Parny en se tournant vers mes sœurs et Elise.

Mais Sébastien ne songeait nullement à le suivre sur cette voie.

A suivre